

SUITE DEPECHES.

Bulletin météorologique.

Washington, 5 août — Indications pour la Louisiane — Temps beau; vents du sud.

État sanitaire à Santiago de Cuba.

Washington, 6 août — Le rapport suivant du général Shafter a été attaché ce soir au département de la guerre:

Santiago, 6 août. État sanitaire à la date du 5 août. Malades, 3697; cas de fièvre, 2432; nouveau cas de fièvre, 434; guéris, 501; décès, 13. Signé: SHAFER.

À l'ambassade de France.

Washington, 6 août — La réponse de l'Espagne aux demandes américaines n'avait pas été reçue à midi par l'ambassade de France. M. Cambon et les fonctionnaires de l'ambassade qui avaient attendu pendant la soirée entière ont été très contrariés que la réponse n'arriverait pas avant demain et ils sont retirés.

Au Camp Alger.

Washington, 6 août — La question de l'évacuation du camp Alger dépend des recommandations que fera le général Butler, qui procède actuellement à une inspection à Manassas.

Le camp de Dunn Lorin est considéré satisfaisant au point que les troupes y resteront un mois de plus. Les chirurgiens des régiments annoncent qu'ils sont maîtres de l'épidémie de fièvre jaune. Il y a eu aujourd'hui seize nouveaux cas de fièvre typhoïde.

Il est heureux que le nombre des hommes atteints diminue car il serait impossible d'en recevoir d'autres à l'hôpital du fort Meyer. Les officiers-payeurs ont versé aujourd'hui leur solde aux hommes du premier du Connecticut et du troisième du Vermont. Demain ils visiteront le camp du troisième de la Pennsylvanie.

Protection égale pour tous.

Washington, 6 août — Comme on a annoncé que l'archevêque de Manille avait reçu du Vatican l'instruction de se placer, ainsi que les membres de son clergé, sous la protection des commandants américains, on peut établir que cette protection leur sera accordée dans les mêmes conditions qu'aux ecclésiastiques de toutes les dénominations religieuses et à tous les non combattants de Manille et des Philippines.

On sait que les insurgés ont particulièrement signalé le clergé catholique comme l'objet de leur vengeance, un sentiment inspiré sans doute par l'aide puissante donnée par les prêtres et les moines aux Espagnols dans leurs efforts pour réprimer la rébellion au début. Mais aussi longtemps que les membres du clergé s'abstiendront de prendre les armes pour la cause de l'Espagne les commandants américains leur accorderont une protection conforme aux règlements de la guerre entre nations civilisées.

Le général Merritt a déjà reçu de la câble l'instruction de s'assurer de l'authenticité d'un rapport annonçant que des moines faits prisonniers par les insurgés allaient être exécutés.

Ce rapport de source catholique au département d'Etat semblerait erroné, d'après le rapport du consul général Wildman. Mais s'il avait été prouvé que des insurgés fussent sur le point de tuer de cette façon les lois de la civilisation le général Merritt se serait promptement et fermement interposé, même au risque de causer une rupture entre les Américains et les insurgés.

Envoi de la batterie de Yale à Porto-Rico.

Washington, 6 août — Le département de la guerre a donné aujourd'hui à la batterie de Yale l'ordre de partir pour Porto-Rico. Cette batterie est actuellement à Nyantic, Connecticut. Elle est composée de grande partie d'étudiants de l'Université de Yale. Elle rejoindra les troupes du général Wade dans l'île de Porto-Rico.

DERNIERE HEURE.

La Reine de Danemark.

Londres, 7 août. — Le correspondant du "Sunday Times" à Berlin télégraphie que des avis privés établissent que l'état de la reine de Danemark est des plus graves.

Le prix des vivres à Santiago de Cuba.

Santiago de Cuba, 6 août — Le général Leonard Wood, gouverneur militaire de Santiago, a réuni ce soir les bouchers et les marchands en détail de la ville dans le but de fixer le prix des articles nécessaires à la vie, pour lesquels les marchands ont récemment exigé des prix exorbitants.

Tous les marchands se sont montrés très indignés de cette intervention des autorités militaires dans les affaires commerciales, mais le général Wood leur a donné jusqu'à dimanche à 11 heures du matin pour consentir à des prix modérés, sous peine d'annulation de leurs licences et de fermeture de leurs magasins.

Des prix permanents seront fixés demain.

Le Mariage de la Princesse de Cobourg.

Berlin, Allemagne, 6 août — L'assistance passive d'un prêtre catholique au récent mariage de la princesse Marie Henriette Augustine Louise de Saxe-Cobourg et du duc Ernest-Ganther de Schleswig-Holstein, frère de l'impératrice d'Allemagne, a causé de longues discussions dans la presse ultramontaine. Le "Volks-Zeitung" de Cologne, dit:

Le prêtre a manqué gravement à la foi, et la princesse, en se mariant conformément au rite protestant, a commis un péché mortel.

La flotte de l'Angleterre.

Londres, 6 août — L'Angleterre sera bientôt prête à mobiliser la flotte entière à un moment de notice.

Les officiers et les soldats en congé ou en demi-solde ont été assignés à des navires et ont reçu l'ordre de se tenir prêts à rejoindre leurs postes au premier signal. Tout navire de la flotte anglaise, conséquemment, son contingent de guerre complet, en officiers et en hommes.

D'après des avis de Paris, l'amiral Reddick, commandant de l'escadre française en Chine, a demandé par télégraphe des renforts et un crédit considérable pour la construction de fortifications.

Retour de troupes de Santiago de Cuba.

Santiago de Cuba, 6 août — Le transport américain Gate City est parti cette après-midi pour Long Island avec de la cavalerie. Les

LA PAIX.



New York, 6 août — Dépêche spéciale de Madrid: La Reine Régente a approuvé la réponse du Cabinet Espagnol aux Etats-Unis, réponse par laquelle sont acceptées les conditions qui serviront de base à la conclusion de la paix.

*"Ceux qui, pieusement, sont morts pour la Patrie, ont droit, qu'à leur cercueil, la foule riennne et prie. Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau. Toute gloire, près d'eux, passe et tombe éphémère. Et, comme ferait une mère. La voix d'un peuple entier, les berce en leur tombeau!"*

transports Miami et de Matteawan partiront demain. Chaque transport prendra la mer dès que son chargement sera complet.

A SANTIAGO.

Washington, 6 août — Le chirurgien général Sternberg a reçu aujourd'hui du lieutenant-colonel Havard, chirurgien en chef à Santiago, la dépêche suivante:

"Médicaments nécessaires achetés. Il a été obtenu à tous les besoins actuels. Rapport sur l'embarras de transports sera envoyé aussi promptement que possible. Pareilles choses ne se représentent plus."

Le secrétaire de la guerre, le chirurgien général Sternberg, le docteur Wyman, du service des hôpitaux de la marine, et le quartier-maître général Ludington ont aujourd'hui une conférence relativement aux préparatifs de la réception des troupes du général Shafter à Montauk Point. L'inspection des mesures nécessaires pour assurer le confort des soldats et la guérison des malades, et pour assurer en même temps un isolement complet, afin d'éviter tout danger possible de contagion à l'extérieur du camp.

En outre du fort Ethan Allen, Vermont, et de la caserne de Plattburg, N. Y., que le chirurgien général a en vue pour l'installation des convalescents, il a été décidé d'utiliser la caserne de Madison, N. Y., sur le bord du lac Ontario, où l'air pur assurera une prompte guérison des malades.

Mille hommes peuvent être installés à la caserne de Madison. D'autres points seront désignés pour recevoir de petits détachements d'hommes en bonne voie de guérison.

A San Juan de Porto-Rico.

Ponce, Porto-Rico, 5 août, par voie de St-Thomas, Indes Occidentales danoises, 6 août — Délai dans la transmission — M. Hanna, consul des Etats-Unis, est informé que les consuls étrangers à San Juan de Porto-Rico, capitale de l'île, ont donné aux autorités espagnoles le conseil de livrer l'île aux troupes américaines. Mais les Espagnols ont répondu qu'ils avaient résolu de lutter.

Les consuls ont alors annoncé au capitaine général Macias, commandant des forces espagnoles, que leur intention était d'établir entre Bayamon et Rio Piedras une zone neutre pour les résidents étrangers et les objets transportables, afin d'assurer leur sécurité

en cas de bombardement de la place par les Américains. Les consuls ont également fait part de leur intention au général Miles.

Malgré le langage hardi des autorités les officiers espagnols de grades inférieurs ont refusé de combattre et d'exposer leur vie pour la défense de San Juan.

Le colonel San Martin, qui a évacué Ponce à l'approche de l'armée d'invasion américaine, a comparu devant une cour martiale et a été fusillé. Le colonel Puig, qui a quitté Guánica quand les troupes américaines ont été débarquées, s'est suicidé hier à Utuado, sur la route d'Adjuntas à Trebico.

Après un conseil de guerre tenu avec les généraux sous ses ordres le général Miles est parti à cheval dans la direction de l'armée.

Un bataillon du onzième régiment d'infanterie régulière a été envoyé pour renforcer le général Roy Stone.

L'armée américaine s'avance sur trois colonnes. Le transport américain Massachussetta, qui s'était échoué près de Ponce, a été remis à flot.

A BERLIN.

Berlin, Allemagne, 6 août — La mort du prince de Bismarck a naturellement absorbé l'attention publique cette semaine.

Quoiqu'on ne puisse véritablement pas dire que l'impression causée par la mort soudaine du grand chancelier n'ait pas été aussi profonde qu'on s'y attendait rien n'a indiqué un deuil général à Berlin. Il y a eu cependant une manifestation générale de sympathie.

Les publications et les révélations qui ont si promptement suivi la mort du prince ont naturellement causé une grande sensation et une grande colère dans les cercles gouvernementaux.

Et l'attitude de la famille Bismarck a causé une grande surprise et beaucoup de ressentiment.

L'empereur a fait tout en son pouvoir pour manifester son chagrin personnelle et démontrer la grande perte subie par l'Allemagne. Sa proclamation adressée au prince de Hohenlohe, chancelier de l'empire, a causé une grande satisfaction dans le pays, et il est généralement admis qu'il n'a pas fallu peu de magnanimité pour permettre à Sa Majesté de garder une si grande sérénité en face de la mauvaise humeur évidente des membres de la famille.

Il avait projeté de splendides honneurs publics pour le défunt comme d'Etat, et quand il s'est vu refuser l'offre de placer Bismarck à côté de son grand-père l'empereur a fait tout ce qui était possible en fait de funérailles publiques, malgré l'absence des Bismarcks. Somme toute, Guillaume II a montré beaucoup de tact en présence de rebuffades ouvertes.

Si nous pouvons l'affirmer, cette fois, sans crainte d'être démentis par les événements, l'Espagne a accepté intégralement et loyalement les conditions que lui a proposées le gouvernement de Washington. La nouvelle est officielle. La réponse du cabinet, rédigée sous l'influence de M. Sagasta, a été présentée, hier matin, à la Reine-régente qui l'a signée sans hésitation.

Rien de plus naturel. La reine a toujours été un des plus ardeurs partisans de la paix. On sait même que, avant de prendre une dernière résolution, elle avait voulu entendre tous les avis, écouter tous les conseils, consulter tous les partis, sans aucune exception, même ses ennemis personnels et ceux de son fils, afin que l'on comprit bien nettement, en Espagne, que dans une circonstance aussi solennelle, la question nationale devait passer et passait réellement, à ses yeux, avant la question de dynastie.

Il y a mieux que cela encore. Si nous en croyons une dépêche reçue, hier, de Madrid, le gouvernement espagnol aurait envoyé au capitaine-général Macias l'ordre de ne pas opposer à l'entrée de la marche des troupes américaines. Ainsi, même avant de commencer les négociations réelles de la paix, l'Espagne semblait déposer les armes et abandonner Porto-Rico.

C'est donc véritablement — et nous le disons avec bonheur — dans une ère de paix que nous entrons, en ce moment. Le monde entier s'en réjouira, comme les Etats-Unis.

A MADAGASCAR. (Lettre d'un correspondant particulier.) Tananarive, 28 juin 1898.

"Bien qu'il ne se soit encore écoulé qu'un temps relativement assez court depuis l'entrée des troupes à Tananarive, il est cependant possible d'apprécier déjà maintenant les principales difficultés auxquelles se heurtent les colons français pour la création et le développement de leurs établissements à Madagascar, ou tout au moins dans les parties déjà pacifiées de la grande île. De ces

difficultés la plus importante est sans contredit l'absence de bras et de main-d'œuvre." Tel est le début des instructions que vient d'adresser de Majunga le général Gallieni aux administrateurs de l'île, relativement aux mesures à prendre pour favoriser l'accroissement de la population en Imerina.

La nouvelle possession française de l'Océan Indien, grande comme la France et la Belgique réunies, ne renferme approximativement que 4 millions d'habitants, c'est-à-dire 6,6 habitants par kilomètre carré; c'est peu, comme on le voit, et complètement insuffisant pour la mise en valeur des immenses territoires de ce pays, pour la construction des voies de communication, pour la création d'entreprises de toutes sortes. On s'aperçoit déjà de cette insuffisance d'habitants, et cependant le chiffre d'explications agricoles, forestières, minières ou industrielles est encore bien restreint; que sera-ce lorsqu'il arrivera la proportion que les ressources de Madagascar permettent d'entrevoir à bref délai?

On avait cru pouvoir tabler un moment sur l'immigration asiatique et africaine; l'introduction de travailleurs chinois a donné de forts mécomptes; ils coûtent trop cher et la mortalité a été très grande parmi eux; quant aux Sénégalais et Haoussas, excellents soldats, résistant admirablement aux séjours dans les régions les plus malsaines, ils répugnent au travail de la terre. Les Makosas et les Zanbaristes sont en trop petit nombre pour aider la France dans ses entreprises de colonisation.

Il est donc certain que c'est dans l'île surtout qu'il faut rechercher les moyens de développer, pour l'avenir, la production d'une main-d'œuvre à bon marché et bien adaptée aux conditions du milieu et du climat local. Or, il est bien prouvé aujourd'hui que de tous les peuples qui habitent Madagascar ce sont les races du plateau central, les Hovas surtout, qui montrent le plus d'aptitudes pour le travail de la terre, pour le commerce, pour l'industrie, qui sont les mieux préparés, en un mot, pour fournir plus tard cette main-d'œuvre dont la pénurie commence à se faire sentir; il est non moins évident que son amour du gain, ses besoins de bien-être, ses instincts commerciaux, ses aptitudes au travail font de la race hova la race supérieure de Madagascar, appelée à se répandre de plus en plus dans l'île, à absorber les autres peuplades et à donner aux colons français des auxiliaires intelligents et disciplinés si on sait les intéresser à leurs entreprises et si on prend, dès maintenant, toutes les mesures nécessaires pour encourager le développement de cette population qui, à l'heure actuelle, est évaluée à 730,000 personnes: hommes 230,000, femmes 230,000, enfants 270,000.

AMUSEMENTS. Parc Athlétique. La vogue est maintenant aux reproductions par la photographie de scènes les plus dramatiques de la guerre hispano-américaine. C'est ce que nous promet pour ce soir le Parc Athlétique, en même temps que les courses de bicyclette par Mlle Tillie Anderson, et les exécutons magistrales de l'orchestre du Capit. Payen, lequel réserve toujours pour le dimanche les morceaux les plus populaires de son répertoire.

West End. L'administration du West End ne se contente plus de nous donner, chaque soir, un brillant concert, où l'on entend presque toujours de la musique classique et les chefs-d'œuvre des grands maîtres, mais elle nous présente d'excellents comédiens et des chanteurs qui manquent pas de valeur. Tels Ramirez et Arno, ainsi que Lew Sulley, qui font aller voir et entendre.

Quoiqu'on ne puisse véritablement pas dire que l'impression causée par la mort soudaine du grand chancelier n'ait pas été aussi profonde qu'on s'y attendait rien n'a indiqué un deuil général à Berlin. Il y a eu cependant une manifestation générale de sympathie.

Les publications et les révélations qui ont si promptement suivi la mort du prince ont naturellement causé une grande sensation et une grande colère dans les cercles gouvernementaux.

Et l'attitude de la famille Bismarck a causé une grande surprise et beaucoup de ressentiment.

L'empereur a fait tout en son pouvoir pour manifester son chagrin personnelle et démontrer la grande perte subie par l'Allemagne. Sa proclamation adressée au prince de Hohenlohe, chancelier de l'empire, a causé une grande satisfaction dans le pays, et il est généralement admis qu'il n'a pas fallu peu de magnanimité pour permettre à Sa Majesté de garder une si grande sérénité en face de la mauvaise humeur évidente des membres de la famille.

Il avait projeté de splendides honneurs publics pour le défunt comme d'Etat, et quand il s'est vu refuser l'offre de placer Bismarck à côté de son grand-père l'empereur a fait tout ce qui était possible en fait de funérailles publiques, malgré l'absence des Bismarcks. Somme toute, Guillaume II a montré beaucoup de tact en présence de rebuffades ouvertes.

Si nous pouvons l'affirmer, cette fois, sans crainte d'être démentis par les événements, l'Espagne a accepté intégralement et loyalement les conditions que lui a proposées le gouvernement de Washington. La nouvelle est officielle. La réponse du cabinet, rédigée sous l'influence de M. Sagasta, a été présentée, hier matin, à la Reine-régente qui l'a signée sans hésitation.

Rien de plus naturel. La reine a toujours été un des plus ardeurs partisans de la paix. On sait même que, avant de prendre une dernière résolution, elle avait voulu entendre tous les avis, écouter tous les conseils, consulter tous les partis, sans aucune exception, même ses ennemis personnels et ceux de son fils, afin que l'on comprit bien nettement, en Espagne, que dans une circonstance aussi solennelle, la question nationale devait passer et passait réellement, à ses yeux, avant la question de dynastie.

Il y a mieux que cela encore. Si nous en croyons une dépêche reçue, hier, de Madrid, le gouvernement espagnol aurait envoyé au capitaine-général Macias l'ordre de ne pas opposer à l'entrée de la marche des troupes américaines. Ainsi, même avant de commencer les négociations réelles de la paix, l'Espagne semblait déposer les armes et abandonner Porto-Rico.

C'est donc véritablement — et nous le disons avec bonheur — dans une ère de paix que nous entrons, en ce moment. Le monde entier s'en réjouira, comme les Etats-Unis.

A MADAGASCAR. (Lettre d'un correspondant particulier.) Tananarive, 28 juin 1898.

"Bien qu'il ne se soit encore écoulé qu'un temps relativement assez court depuis l'entrée des troupes à Tananarive, il est cependant possible d'apprécier déjà maintenant les principales difficultés auxquelles se heurtent les colons français pour la création et le développement de leurs établissements à Madagascar, ou tout au moins dans les parties déjà pacifiées de la grande île. De ces

difficultés la plus importante est sans contredit l'absence de bras et de main-d'œuvre." Tel est le début des instructions que vient d'adresser de Majunga le général Gallieni aux administrateurs de l'île, relativement aux mesures à prendre pour favoriser l'accroissement de la population en Imerina.

La nouvelle possession française de l'Océan Indien, grande comme la France et la Belgique réunies, ne renferme approximativement que 4 millions d'habitants, c'est-à-dire 6,6 habitants par kilomètre carré; c'est peu, comme on le voit, et complètement insuffisant pour la mise en valeur des immenses territoires de ce pays, pour la construction des voies de communication, pour la création d'entreprises de toutes sortes. On s'aperçoit déjà de cette insuffisance d'habitants, et cependant le chiffre d'explications agricoles, forestières, minières ou industrielles est encore bien restreint; que sera-ce lorsqu'il arrivera la proportion que les ressources de Madagascar permettent d'entrevoir à bref délai?

On avait cru pouvoir tabler un moment sur l'immigration asiatique et africaine; l'introduction de travailleurs chinois a donné de forts mécomptes; ils coûtent trop cher et la mortalité a été très grande parmi eux; quant aux Sénégalais et Haoussas, excellents soldats, résistant admirablement aux séjours dans les régions les plus malsaines, ils répugnent au travail de la terre. Les Makosas et les Zanbaristes sont en trop petit nombre pour aider la France dans ses entreprises de colonisation.

Il est donc certain que c'est dans l'île surtout qu'il faut rechercher les moyens de développer, pour l'avenir, la production d'une main-d'œuvre à bon marché et bien adaptée aux conditions du milieu et du climat local. Or, il est bien prouvé aujourd'hui que de tous les peuples qui habitent Madagascar ce sont les races du plateau central, les Hovas surtout, qui montrent le plus d'aptitudes pour le travail de la terre, pour le commerce, pour l'industrie, qui sont les mieux préparés, en un mot, pour fournir plus tard cette main-d'œuvre dont la pénurie commence à se faire sentir; il est non moins évident que son amour du gain, ses besoins de bien-être, ses instincts commerciaux, ses aptitudes au travail font de la race hova la race supérieure de Madagascar, appelée à se répandre de plus en plus dans l'île, à absorber les autres peuplades et à donner aux colons français des auxiliaires intelligents et disciplinés si on sait les intéresser à leurs entreprises et si on prend, dès maintenant, toutes les mesures nécessaires pour encourager le développement de cette population qui, à l'heure actuelle, est évaluée à 730,000 personnes: hommes 230,000, femmes 230,000, enfants 270,000.

AMUSEMENTS. Parc Athlétique. La vogue est maintenant aux reproductions par la photographie de scènes les plus dramatiques de la guerre hispano-américaine. C'est ce que nous promet pour ce soir le Parc Athlétique, en même temps que les courses de bicyclette par Mlle Tillie Anderson, et les exécutons magistrales de l'orchestre du Capit. Payen, lequel réserve toujours pour le dimanche les morceaux les plus populaires de son répertoire.

West End. L'administration du West End ne se contente plus de nous donner, chaque soir, un brillant concert, où l'on entend presque toujours de la musique classique et les chefs-d'œuvre des grands maîtres, mais elle nous présente d'excellents comédiens et des chanteurs qui manquent pas de valeur. Tels Ramirez et Arno, ainsi que Lew Sulley, qui font aller voir et entendre.

La créole souriait, les lèvres crispées, et des lueurs sombres allumaient de la profondeur de ses yeux noirs.

Elle sortit du boudoir comme elle y était entrée, sans bruit, et à pas de loup, regagna sa chambre sans avoir été vue par personne.

Après avoir quitté Mme Barneuet, Jacques de Valmont se dirigea vers le consulat, où, depuis quelques jours, il remplaçait le consul général, en congé. Le jeune homme était fort soucieux et, en proie à une grande agitation intérieure, il se demandait avec anxiété s'il lui serait possible de protéger la mère d'Éliane contre de nouvelles et judicieuses entreprises de l'ex-oligarche.

Il ne voyait qu'un moyen de mettre le misérable dans l'impossibilité de nuire, c'était de lui bracher des mains la lettre rétractrice et les copies qu'il en pouvait avoir, car il ne s'était certainement pas contenté d'une seule reproduction. Mais comment le forcer à se dessaisir de ces armes terribles qu'il possédait et qui étaient sur lui comme une mince d'or? Il avait exigé cinquante mille francs d'un fac-similé, que ne le demandant pas, impérieusement, pour le véritable autographe? Un million, plus encore, peut-être. Pour conclure un pa-

reil marché il fallait être riche, immensément riche, comme M. Barneuet. Jacques ne pouvait pas y songer.

Il n'y avait pas à songer davantage à dénoncer à la justice ses manœuvres de chantage; d'abord il nierait et ne pourrait être reconnu coupable faute de preuves suffisantes; ensuite, dans l'intérêt de la mère et de l'enfant, il était interdit au comte de rien faire qui fût de nature à révéler le secret de ses anciennes relations avec Valentine Mersen.

Un autre que Jacques aurait peut-être laissé la jeune femme aller vers l'abîme qu'elle-même avait creusé sous ses pieds; mais avec les sentiments généreux de sa nature chevaleresque, il voulait protéger la mère de sa fille et, si c'était en son pouvoir, la sauver.

Il pensa qu'il pouvait empêcher de Migrane de toucher le chèque de cinquante mille francs en écrivant à Paris, au gouverneur de la Banque, mais alors, qu'arriverait-il? Le misérable, rendu furieux, chercherait à se venger d'une façon terrible. Et puis, autre danger également redoutable, on écrirait de la Banque de France à Mme Barneuet et aussi, sans doute, à son mari, afin d'avoir des explications. Il n'y avait donc rien à tenter de ce côté; du reste, cette pensée n'avait fait que traverser le cerveau du jeune homme.

S'il avait su à quel hôtel de Migrane était descendu, il n'aurait pas hésité un instant à se rendre chez lui; là, en face l'un de l'autre, par la douceur ou par la menace, peut-être serait-il parvenu à amener le misérable à composition. Jacques pouvait se faire cette illusion qu'un honnête homme doit finalement avoir raison d'un gredin.

Mais où était de Migrane? où aller le chercher dans une ville de plus d'un million d'habitants? Si, comme il l'avait dit, il devait quitter New-York le lendemain pour retourner en France, il prendrait passage à bord du transatlantique "la Gascogne", dont le départ annoncé était fixé à dix heures du matin. En se trouvant sur le quai d'embarquement, le comte ne manquerait pas de rencontrer de Migrane; mais que dirait-il au milieu du va-et-vient des voyageurs, des curieux, des matelots et des hommes du port? Aurait-il une satisfaction pleine et entière, en lui crachant son dégoût au visage, au risque de causer un effrayable scandale, qui ne pourrait avoir d'autre résultat que des conséquences terribles pour Mme Barneuet?

Il fallait donc laisser partir le misérable qui, certainement, se félicitait d'avoir pu, une première fois et en attendant mieux, croquer cinquante mille francs. Jacques sentait trop qu'il était désarmé en face de cet

homme, qu'il n'était pas possible de s'engager dans une lutte ouverte contre lui, et il se demandait comment il pourrait l'atteindre.

À la suite de ces réflexions, le comte cougna un projet qu'il résolut de mettre à exécution aussitôt que possible; le succès n'était pas certain, mais la tentative pouvait cependant réussir.

Quelques jours après ce que nous venons de raconter, Mme Barneuet reçut une lettre de son mari, qui annonçait enfin son retour à New-York.

La lettre était datée du Havre, ce qui surprit Valentine, car dans sa précédente lettre, expédiée de Hambourg, l'armateur ne disait point qu'il eût l'intention de se rendre d'Allemagne en France.

Sans doute, dit la jeune femme à Edouard et à Eliane, à qui elle venait de lire la lettre de M. Barneuet, une affaire imprévue et évidemment d'une certaine importance l'a appelé au Havre. Dans sa lettre, le négociant parlait longuement de la joie qu'il allait éprouver en se retrouvant au milieu de tous les siens, après une absence de plus de quatre mois; il avait des paroles de vive tendresse pour Valentine et Eliane et très affectueuses pour Edouard et Eliane. — Enfin, nos chers voyageurs

reviennent, reprit la jeune femme, et s'ils se font une joie de se retrouver avec nous, nous serons aussi très heureux de les revoir. Elle laissa échapper un soupir et ajouta hypocritement:

— Elle a été longue, bien longue leur absence.

Un sourire singulier glissa sur les lèvres de la créole et son regard s'attacha sur Edouard, qui était devenu très pâle et paraissait fort troublé.

Du reste, ce n'était pas la première fois qu'elle voyait le jeune homme pâlir tout à coup, devenir soucieux et comme inquiet quand on parlait de son père devant lui.

Valentine s'aperçut qu'Edouard était l'objet de l'attention d'Eliane et elle lui dit vivement: — Edouard, mon cher enfant, serrez-vous donc toujours aussi impressionnable? Sans doute, vous êtes heureux de revoir bientôt votre père; mais ce n'est pas une raison pour être ému comme vous paraissez l'être.

D'un ton gai elle ajouta: — Si vous n'êtes pas plus fort contre la joie, que serait-ce donc si vous appreniez un malheur? Pour toute réponse, le jeune homme ébaucha un pâle sourire. — Comme l'a dit souvent M. Barneuet, hasarda la créole M. Edouard est une véritable sensitive. — C'est vrai approuva Valentine; mais voyons tout à la joie du retour de ceux que nous ai-

bons. Nous annoncerons cette bonne nouvelle à tout le monde, et avec ses messieurs de la banque et de la maison de commerce nous nous entendrons, Edouard et moi, pour qu'une réception magnifique, digne de l'affection que nous avons pour eux, soit faite à nos deux voyageurs.

Eliane s'était retirée, la jeune femme s'approcha d'Edouard et lui mettant un baiser sur le front:

— Voyons, grand enfant, dit-elle, sois donc plus maître de toi. Il est une sorte de frémissement et la regarda tristement.

— Il y a des instants où je ne peux pas, répondit-il.

— Mais pourquoi, dis, pour quoi?

— Je ne saurais expliquer ce qui se passe en moi dans ces instants; c'est comme un bouleversement de tout mon être; une horrible anxiété me saisit, m'étreint, et... j'ai peur.

— Oh! Et de quoi peux-tu avoir peur. — De tout. — Pui, appuyant le doigt sur son front: — Une pensée qui est là! prononça-t-il sourdement. — Quoi, toujours? — Oui, elle ne me quitte que lorsque tu me tiens sous le charme de ta voix et qu'elle me fait tout oublier.

Feuilleton

L'Abcille de la N. O.

Les Femmes Rosses

Bien que ma plume se refuse à cet accablant et ténébreux d'être ensemble, les femmes qui sont l'emblème de la grâce et de la poésie fraîcheur et les roses, qui désignent pour l'ordinaire de vieux chevaux éfilés et rufés, il faut bien que je me résigne à cette association de termes dont l'usage est devenu si courant que mes confrères femmes de lettres ne semblent plus en employer d'autres. Cette appellation discourtaine parait une incivilité calomnieuse, et je le pense aussi. Cependant l'affluence des ouvrages que l'on écrit, que des femmes surtout écrivent sur la rose et le féminin, — ma plume crache d'horreur en écrivant de pareilles hérésies, — m'inspire la curiosité de décider ce qu'il peut bien y